
L'approche sociologique de l'Anthropocène : un nouveau cadre historique des rapports sociaux

*The sociological approach to the Anthropocene : a new historical framework of
social relations.*

*El enfoque sociológico del Antropoceno : un nuevo marco histórico de las
relaciones sociales.*

Eric Macé



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/framespa/13000>

DOI : 10.4000/framespa.13000

ISSN : 1760-4761

Éditeur

UMR 5136 – FRAMESPA

Ce document vous est offert par Université de Bordeaux



Référence électronique

Eric Macé, « L'approche sociologique de l'Anthropocène : un nouveau cadre historique des rapports sociaux », *Les Cahiers de Framespa* [En ligne], 40 | 2022, mis en ligne le 30 juin 2022, consulté le 05 juillet 2022. URL : <http://journals.openedition.org/framespa/13000> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/framespa.13000>

Ce document a été généré automatiquement le 5 juillet 2022.



Creative Commons - Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International
- CC BY-NC-ND 4.0

<https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/>

L'approche sociologique de l'Anthropocène : un nouveau cadre historique des rapports sociaux

The sociological approach to the Anthropocene : a new historical framework of social relations.

El enfoque sociológico del Antropoceno : un nuevo marco histórico de las relaciones sociales.

Eric Macé

Introduction

- 1 La notion d'Anthropocène (du grec « anthropos » : les humains et « kainos » : la dernière période en date) proposée par des spécialistes du climat et de l'environnement pourrait ne pas avoir d'intérêt sociologique. Cette proposition de périodisation d'échelle géo-planétaire est en effet hors de portée d'une discipline dont l'objet est l'analyse des rapports sociaux. Il est pourtant impossible de ne rien faire de cette notion dès lors que les spécialistes du système Terre en viennent à reconnaître, de façon tout à fait inédite pour ces disciplines, que la principale cause de bouleversement des équilibres de la planète est celle d'une pression anthropique exponentielle menaçant les conditions d'existence même des humains en tant qu'espèce. Dès lors que les humains sont ainsi mis au centre de l'analyse, la sociologie doit être capable de répondre à deux questions : comment penser l'Anthropocène comme un cadre produit par la dynamique historique des rapports sociaux ? Existe-t-il une dynamique contemporaine des rapports sociaux propre à ce cadre historique ? Dans la première partie de cet article, je propose de répondre à la première question en insistant sur la dimension anthropologique et cognitive de la « grande bifurcation » qu'a été, à partir du XVI^e siècle, le passage de la diversité des mondes cosmologiques à l'hégémonie mondialisée de la modernité occidentale. Je vais ainsi défendre l'idée que si

l'Anthropocène peut être définie par différentes « causes » sociales, culturelles et techniques non déterministes mais cumulées (ainsi que l'illustre dans la littérature critique la multiplication explicative des « cènes » : plantationocène, thermocène, capitalocène, etc¹), cette phase de l'histoire de l'humanité peut être comprise plus largement comme la *conséquence de la modernité*, c'est-à-dire un certain type de rapport au monde et à la « nature ». Pour le dire autrement, il s'agit de décrire l'Anthropocène moins comme l'ouverture d'une nouvelle ère environnementale que comme la fin d'une trajectoire historique. Dans la seconde partie de cet article, je vais répondre à la question de la dynamique contemporaine des rapports sociaux propres à l'Anthropocène en mobilisant le concept d'historicité des rapports sociaux. J'entends par là la définition d'une conflictualité centrale historiquement située qui permette d'éclairer la dynamique des rapports de pouvoir qui, à chaque époque, construisent, instituent et transforment la réalité². Je vais ainsi proposer de considérer que, dans cette phase terminale de la modernité qu'est l'Anthropocène, l'analyse des conflictualités sociales et culturelles doit accompagner les déplacements des lignes de front des rapports de pouvoir et des représentations hégémoniques et contre-hégémoniques. Pour une grande part, les conflits de la modernité portaient sur l'injustice d'un défaut d'accès ou de participation à un monde de croissance, d'abondance et d'autonomie, dans la perspective d'un futur ouvert et porteur de « progrès » ou « d'émancipation ». Or les limites spatiales et temporelles de l'Anthropocène sont aussi celles de la modernité, de sorte que les conflictualités centrales se déplacent à la fois contre et par-delà la modernité, c'est-à-dire à la fois contre les « dégâts du progrès » moderne et à l'intérieur des politiques de transition environnementale.

1. L'Anthropocène : conséquence et stade terminal de l'hégémonie de la modernité occidentale

- 2 Il ne revient pas aux sociologues de juger de la pertinence d'une périodisation relative à la vie d'une planète. Il est cependant établi par les spécialistes du système Terre que les transformations physico-bio-chimiques et climatiques d'échelle planétaire qui sont observées ont dorénavant une cause centrale : l'augmentation exponentielle de la pression anthropique sur l'environnement³. C'est pourquoi certains de ces spécialistes ont proposé la notion d'« Anthropocène » pour désigner ce moment historique⁴ dans lequel les humains sont la cause directe et exponentielle de changements tendanciellement catastrophiques pour la « zone critique du vivant » qui, sur la planète Terre, rend possible l'existence de nombreuses espèces, dont celle des humains⁵. L'Anthropocène apparaît en ce sens comme un moment historique d'échelle planétaire tout à fait inédit et doublement associé aux humains : en tant que responsables, par leurs propres actions, de changements planétaires massifs, et en tant qu'espèce directement menacée par ses propres actions.
- 3 La notion d'Anthropocène n'est pas, à l'origine, une notion de sciences sociales. De sorte que la question se pose de l'intérêt de cette notion – plutôt qu'une autre – pour désigner le moment historique et sociologique présent. Pendant longtemps, c'est plutôt la notion de « modernité » qui servait à la sociologie pour caractériser l'époque⁶. C'est d'ailleurs ainsi que la sociologie s'est constituée en discipline scientifique depuis le XIX^e siècle : comme la science des changements sociaux et culturels relatifs au passage de la

« tradition » à la « modernité » produit par les révolutions commerciales, politiques, industrielles et agricoles dans les métropoles coloniales et dans les autres parties du monde ainsi exposées depuis le xvi^e siècle à la pression modernisatrice des sociétés occidentales⁷. Le récit de cette dimension révolutionnaire de la modernité a pu être contrasté selon le point de vue et la situation dans les rapports de pouvoir des acteurs et des actrices⁸. Mais il a bien constitué un cadre idéologique puissant accompagnant l'impérialisme mondialisé des standards occidentaux et l'institution des sociétés et des individus « modernes ». La modernité a d'abord été fondée sur un principe de dissociation des logiques d'action, dès lors que l'unité cosmologique préexistante a été rompue par la sécularisation et l'autonomisation des rationalités scientifiques, politiques, économiques, artistiques, etc., sur fond de hiérarchies dorénavant capitaliste et industrielle (classes vs. ordres) et naturaliste (de race, de genre, de sexualité)⁹. Mais, une fois instituées les formes spécifiquement modernes d'organisation et d'intégration sociale au travers des États-Nations, tout le problème de la sociologie est devenu celui de la compréhension et de la description des mécanismes de socialisation et de régulation qui permettent cette articulation de la subjectivité des acteurs avec l'objectivité du système social¹⁰. Cette intégration du système social moderne, lue comme un progrès par la sociologie fonctionnaliste de Durkheim à Parsons, est aussi lue par la sociologie critique, de Marx à Bourdieu, comme des mécanismes de domination et de mystification qui masquent, empêchent, limitent ou retardent les conflits relatifs à l'émancipation des groupes sociaux dominés dans les rapports de classe, genre, sexualité, racialisation et colonialité¹¹. Pour ses théoriciens, l'ordre social moderne est ainsi l'ordre d'un système social porteur soit de progrès, soit de contradictions et de conflictualités susceptibles de changements sociaux émancipateurs, dans le cadre même de cette modernité.

- 4 Depuis la fin du xx^e cependant, c'est plutôt le récit de la crise de la modernité qui colore la théorie sociologique : l'horizon du « progrès » tout comme celui de « l'émancipation » laissent place à un présent submergé par les « dégâts du progrès » et la globalisation des formes de domination. La lecture de l'époque est celle d'une modernité « tardive¹² », « liquide¹³ » ou « seconde¹⁴ » qui épuise sa trajectoire historique, sans que l'utopie d'une « postmodernité¹⁵ » ne puisse prendre le relais. La modernité n'a plus en face d'elle une « nature » dont, en dépit des craintes exprimées très tôt¹⁶, il faudrait s'émanciper par la connaissance afin de la domestiquer au service de la croissance et de l'abondance : elle a en face d'elle les conséquences négatives de son propre développement¹⁷. Les risques que l'on pouvait calculer, prévenir, réduire ou déporter vers des « extérieurs » périphériques et subalternes, sont devenus incontrôlables voire incalculables¹⁸. L'extension généralisée de la rationalité instrumentale (du capitalisme) et des dispositifs impersonnels de domination (comme la biopolitique ou les algorithmes), tendent à liquider ce qu'il restait de conscience critique, de principes démocratiques et de droits humains¹⁹. Par ailleurs, le « retour du refoulé » des rapports de domination propres à la modernité conduit paradoxalement à l'appropriation de la modernisation par les antimodernes, c'est-à-dire ceux qui prônent le retour à l'unité d'une communauté exclusive fondée sur la puissance autoritaire d'identités ethniques, raciales, religieuses et/ou nationalistes, que ce soit pour dépasser ou, à l'inverse, pour défendre la suprématie occidentale sur le monde²⁰.
- 5 De ce point de vue, la crise de la modernité participe pleinement, dans le droit fil de la modernité elle-même, à alimenter la catastrophe anthropocène. C'est pourquoi la notion d'Anthropocène me semble offrir un décalage conceptuel fondamental qui

permet de sortir du face-à-face de la modernité avec elle-même. Comme le souligne Danilo Martuccelli, l'Anthropocène est ce qui permet de dépasser « l'impossible » de la modernité, c'est-à-dire un monde qui ne serait plus défini à l'aune de la croissance capitaliste et d'une société d'abondance inégalitaire fondée sur la consommation et les déchets de masse²¹. Tout comme les mondes cosmologiques prémodernes avaient pour « impossible » un monde sans dieux que la modernité a néanmoins accompli, la modernité se heurte à la limite écologique de son rapport au monde. De ce point de vue, en insistant sur la dimension exponentielle des menaces sur la « zone critique du vivant²² », la notion d'Anthropocène réalise une bascule temporelle : le futur n'est plus infini, il est devenu un « à venir » tendanciellement catastrophique qui se précipite de façon exponentielle sur un présent doublement rétréci. Rétréci par les conséquences de ce que nous avons fait ou n'avons pas fait dans le passé, et rétréci par les conséquences à venir de ce que nous faisons ou ne faisons pas, ou pas assez, ou pas assez rapidement. De la même manière, la notion d'Anthropocène prend à rebours les imaginaires sociaux de la modernité. La question n'est plus de partager de manière plus juste les bénéfiques produits en quelques siècles d'un progrès en matière d'espérance de vie, de santé, d'alimentation, d'abondance de biens, de confort des modes de vie. Dorénavant la question est de comprendre que la pression anthropique qui menace l'existence même des humains est nichée à l'intérieur de l'ensemble des modes de vie et de développement issus de la trajectoire historique hégémonique de la modernité occidentale. La « sécurité alimentaire » a fait sortir les humains de la famine mais elle est la cause des ravages de la biodiversité, des gaz à effets de serre, des épidémies de maladies liées aux pesticides et aux aliments industriels. La médecine moderne a permis d'augmenter l'espérance de vie, mais en faisant peser un poids démographique croissant sur l'environnement et en transformant des populations entières en personnes âgées dépendantes. Les modes de vie sont plus confortables et plus mobiles mais contribuent activement à la ruine des écosystèmes – tout comme le tourisme de masse contribue activement à la ruine écologique des sites visités.

- 6 Dans ces conditions, c'est la routine même des activités sociales et de recherche qui est interrogée : comment travailler à autre chose qu'à la sortie de cette impasse s'il est avéré qu'avec les « ravages écologiques » annoncés, nous risquons de mourir plus tôt que prévu ? En ce sens, la réappropriation par la sociologie de la notion d'Anthropocène conduit à définir cette dernière non pas comme une éventuelle nouvelle ère géologique planétaire marquée par la pression anthropique, mais comme la fin d'une période historique bien plus courte et dont elle est la conséquence : la modernité elle-même. Dire que l'Anthropocène est la conséquence de la modernité, ce n'est pas faire œuvre de déterminisme historique, c'est même l'inverse : il s'agit d'une analyse rétrospective des multiples bifurcations sociales et culturelles dont nous savons aujourd'hui qu'elles ont conduit à cette pression anthropique tendanciellement catastrophique. Il y a une dispute au sein des sciences sociales pour savoir depuis quand et à cause de quoi la situation désignée par la notion d'Anthropocène existe. Pour ceux qui réfléchissent sur les humains comme espèce depuis son apparition, on devrait faire remonter l'Anthropocène aux premières étapes de la pression anthropique, dès lors que les humains, en guise d'adaptation évolutive singulière, ont su transformer leur environnement et eux-mêmes par l'invention du symbolisme, du feu et des outils, des solidarités sociales étendues et de l'agriculture, etc²³. Cette approche par « l'espèce » est contestable en raison d'un argument majeur : celui de la « grande accélération » de la pression anthropique depuis l'apparition de la modernité occidentale. En effet, en

dépit de l'existence de nombreux empires apparus et disparus tout au long de l'histoire humaine et disposant de populations nombreuses et de techniques élaborées, la pression anthropique exercée alors n'était pas inscrite dans une trajectoire exponentielle telle que mesurée depuis les révolutions agricoles, industrielles et commerciales dans les métropoles et les empires coloniaux occidentaux au XVIII^e siècle, et plus encore depuis le milieu du XX^e siècle²⁴. Il est possible à partir de là d'affiner le propos : on peut faire remonter l'Anthropocène à la modernité du « plantationocène » du XVI^e siècle avec les conquêtes coloniales, la traite et la racialisation de l'exploitation agricole de rente qu'est le modèle des « plantations », dont les monocultures intensives d'exportation qui font des ravages environnementaux dans les pays du Sud sont les héritiers contemporains²⁵. On peut également préciser le tableau, en décrivant les conditions culturelles, techniques, économiques, géopolitiques, les logiques d'actions, les événements qui ont fait se succéder, souvent de façon conflictuelle et non linéaire, les bifurcations qui ont conduit au moment anthropocène contemporain²⁶. On peut même accorder au capitalisme et au « capitalocène » un rôle moteur dans ces bifurcations²⁷ : d'abord naissant dans une première mondialisation coloniale et commerçante, puis colonisant la quasi-totalité de l'économie de marché avec la mondialisation industrielle puis la globalisation post-soviétique, et confronté depuis aux impasses d'une exploitation de l'environnement qui continue, pour le moment, y compris dans les économies de « transitions », de faire sa fortune²⁸.

- 7 Toute ces précisions sont justes, mais elles ne devraient pas conduire à occulter ce qui constitue la « grande bifurcation » qui a conduit au moment anthropocène contemporain : le passage, à partir du XVI^e siècle, de mondes cosmologiques prémodernes dont la pression anthropique n'était ni exponentielle ni d'échelle planétaire, à une modernité occidentale dont la trajectoire et l'impérialisme mondialisé ont conduit à cette pression anthropique exponentielle mondialisée. De nouveau, mon propos n'est ici ni déterministe ni exceptionnaliste concernant la dimension occidentale de cette modernité. Jusqu'à cette emprise croissante de l'Occident sur le reste du monde à partir du XVI^e siècle, l'Occident n'avait jamais été qu'une province plus ou moins lointaine et méconnue de l'histoire des grandes civilisations (y compris grecques et romaines) qui se sont développées au Sud, à l'Est ou à l'Ouest de l'Europe occidentale²⁹. Et ce n'est pas en raison de talents économiques, scientifiques, techniques ou militaires particuliers que l'Europe s'est imposée, mais à la suite d'une conjoncture d'événements géopolitiques (le blocage de la route terrestre de commerce avec l'Asie par l'empire ottoman), de pillage à grande échelle (la conquête de « l'Amérique » et par conséquent la traite transatlantique et la racialisation coloniale) et de crise cosmologique interne (la fin du monopole théologique de l'église catholique depuis le schisme protestant et le développement de la sécularisation et de l'autonomisation du politique, de la science, de l'économie³⁰). On peut considérer que c'est à partir de ce moment que le récit idéologique dominant de la modernité se met en place et, avec lui, la puissance révolutionnaire de ses bouleversements, dans les sociétés européennes elles-mêmes et dans l'ensemble des mondes sociaux et culturels du monde – y compris, comme au Japon, en Chine ou en Turquie, lorsqu'il a fallu résister à l'emprise occidentale par une modernisation à marche forcée ; y compris lorsque cette modernité s'est pleinement exprimée par le socialisme plutôt qu'avec le capitalisme, comme en URSS ou en Chine. De ce point de vue, la force du récit naturaliste moderne qui permet de considérer la « nature » comme un « extérieur » à connaître, conquérir, contrôler, exploiter³¹, n'est pas séparable de l'invention des formes modernes de patriarcat et de

racisme colonial³². C'est en effet la naturalisation concomitante du genre, de la sexualité et de la race qui a rendu possible l'institution d'un « double standard » limitant la portée universelle des droits humains et démocratiques modernes, ces derniers ne s'appliquant pas aux êtres et aux groupes qui, du point de vue de leurs « différences naturelles », étaient considérés comme inférieurs aux hommes blancs occidentaux – et l'héritage de ces asymétries modernes continue de structurer en grande partie les inégalités socio-économiques et les hiérarchies symboliques contemporaines.

- 8 Ces lectures modernes de la nature et de la naturalisation des rapports sociaux de pouvoir ont depuis été largement critiquées, contestées, déconstruites et délégitimées au sein de nombreuses approches qui cherchent des alternatives aux limites occidentalocentriques, androcentriques, anthropocentriques et technocentriques des « solutions modernes aux problèmes de la modernité³³ ». D'où l'importance des déplacements épistémologiques proposés par la notion d'Anthropocène, dès lors qu'elle est saisie à partir d'une lecture non hégémonique de la modernité. C'est ce que propose Bruno Latour lorsqu'il énonce qu'en réalité « nous n'avons jamais été modernes³⁴ ». Il ne s'agit pas pour lui de dénier la puissance révolutionnaire de la modernité. Il s'agit plutôt de réinscrire dans l'histoire de la modernité la somme de liens, de relations, d'interdépendances et de vulnérabilités réciproques entre les humains et les non-humains qui existaient dans les cosmologies prémodernes, dont la modernité avait cru pouvoir s'affranchir et/ou maîtriser, et qu'aujourd'hui la notion d'Anthropocène permet de démontrer à quel point ces interdépendances et ces vulnérabilités n'ont jamais cessé d'être constitutives du rapport des humains à leur environnement³⁵. C'est bien la question que pose l'ensemble des travaux qui cherchent à redéfinir une approche post-naturaliste des solidarités entre les humains et avec les non-humains, où le « prendre soin » (le « care ») ne serait plus un angle mort ou une assignation dévolue aux acteurs subalternes (les femmes), mais la condition nécessaire, centrale, de la survie de tous³⁶. De la même manière, les approches décoloniales tentent de dépasser la limitation des savoirs qu'a imposé, depuis la racialisation coloniale, l'asymétrie entre savoirs modernes/occidentaux et savoirs indigènes³⁷, dans la mesure où la nécessité de penser « autrement » le rapport à l'environnement, aux « communs », aux solidarités intergénérationnelles, au corps et à la maladie, semble contribuer à faire « émerger » des acteurs, des savoirs et des méthodes souvent rendus « absents » par leur disqualification ou leur marginalisation³⁸.
- 9 Dans le tableau 1, je résume les déplacements anthropologiques et cognitifs relatifs au temps, à l'espace, au risque et au social qui sont propres, d'une part, à la « grande bifurcation » ayant fait passer d'une ère prémoderne cosmologique à une ère moderne définie par l'hégémonie moderne occidentale, et, d'autre part, ceux qui sont propres à ce « moment anthropocène » produit par les développements même de la modernité.

Tableau 1

Trois moments historiques de l'histoire de l'humanité et leurs cadrages cognitifs du réel	Pré-modernité cosmologique	Modernité occidentale hégémonique : une « grande bifurcation » dans le rapport au monde	Le « moment anthropocène » : conséquence de la modernité et seuil d'une éventuelle « seconde bifurcation »
Temps*	Le passé des origines détermine un présent cyclique et annonce un futur retour au passé (eschatologie)	Un futur illimité tendu vers le progrès et/ou l'émancipation oriente un présent en rupture avec un passé archaïque	Un « à venir » tendanciellement catastrophique se précipite sur un présent de plus en plus raccourci par les conséquences de ce qui a été fait ou pas fait dans le passé comme dans le présent
Espace	Ethnocentrisme des mondes connus (le « Tianxia » de l'ancien empire chinois : « Tout ce qu'il y a sous le ciel »)	« Nationalisme méthodologique » d'un modèle centre / périphérie de mondialisation asymétrique : des « extérieurs » (la nature, les colonies) à connaître, conquérir, exploiter	Il n'y a plus « d'extérieur » : effets boomerang mondialisés des interdépendances et des vulnérabilités entre les humains et avec les non-humains
Risques	Fortune divine à conjurer et à concilier par les rites et l'expérience de la tradition	Calcul, réduction, prévention, réduction, occultation et transfert des risques et des externalités négatives sur les « autres » et « l'extérieur » (dont la nature)	Les risques calculables mènent tendanciellement à la catastrophe (prévention insuffisante, transferts impossibles) ; le reste est incertain (incalculable)
Social	Unité de l'ordre cosmologique et de ses hiérarchies entre les humains et avec les non-humains	La société (l'État-Nation) articule, intègre et hiérarchise des logiques d'action et des individus plus ou moins autonomes selon leur place dans les rapports sociaux	Extension généralisée et mondialisée des interdépendances et des vulnérabilités entre les humains et avec les non-humains, que prennent plus ou moins en compte les formes de solidarité (de « care ») existantes

Tableau des déplacements anthropologiques et cognitifs entre trois moments de l'histoire de l'humanité. Le rapport au temps ici défini s'appuie sur les analyses de François Hartog (*Régimes d'historicité. Présentisme et Expériences du temps*, Paris, Le Seuil, 2003) s'agissant des mondes prémodernes et modernes, mais diffère sur le contemporain : il ne s'agit pas, comme chez Hartog, d'une réduction des temporalités au seul présent (« présentisme »), mais à l'inverse d'un double rognage du présent par les conséquences des décisions prises ou non-prises dans le passé, et des conséquences à venir des décisions prises ou non-prises dans le présent.

2. La transition socio-environnementale comme enjeu : une historicité propre aux rapports sociaux de l'Anthropocène

- 10 On l'a vu, le « moment anthropocène » est défini comme le stade ultime d'une modernité qui conduit à menacer l'existence même des humains en raison de l'augmentation exponentielle d'une pression anthropique qui se niche dans la totalité de nos activités de production et de consommation, de nos modes de vie, des inégalités sociales et mondiales et d'un rapport instrumental à la « nature ». La question sociologique qui se pose est alors de savoir s'il existe une dynamique des rapports sociaux qui serait propre à ce « moment anthropocène » et qui se distinguerait de l'analyse classique des rapports sociaux dans le cadre de la modernité. En s'appuyant sur la définition que donne Alain Touraine de la notion d'historicité des rapports sociaux³⁹, cela revient à se poser la question en termes de conflit central historiquement situé : le « moment anthropocène » peut-il et doit-il être défini par une forme de conflictualité centrale qui serait différente de celle du cadre moderne d'analyse des rapports sociaux ?

- 11 D'une certaine manière, les problématiques de l'Anthropocène mettent en porte-à-faux ce qui était parmi les enjeux centraux des conflits sociaux de la modernité, et plus particulièrement des conflits sociaux de la « société industrielle » qui sont à l'origine de la social-démocratie et des États-providence⁴⁰ : l'enjeu des conditions de production, d'orientation et de redistribution des bénéfices du « progrès », c'est-à-dire de l'abondance rendue possible par les développements scientifiques, techniques, industriels, agricoles en matière de santé, de logement, de mobilité, de formation, etc. La question se pose en effet concernant les enjeux classiques de développement, de lutte contre la pauvreté et de redistribution des richesses : s'il s'agit de faire accéder de plus en plus de populations, localement ou mondialement, aux standards de consommation des classes moyennes occidentalisées, alors le seul poids démographique des humains devient, par sa croissance continue, un facteur central de menace sur l'existence des humains – et de tous les humains, même les plus riches, qui finiront par ne plus trouver, eux non plus, de refuge dans un monde devenu invivable⁴¹. De la même manière, les luttes intersectionnelles déjà anciennes qui visent à réduire les inégalités d'exposition aux risques environnementaux des plus pauvres, voire des plus racialisés⁴², n'ont pas nécessairement comme horizon, surtout lorsqu'il s'agit de luttes locales⁴³, le dépassement d'un mode de développement et de modes de vie devenus des standards pour le plus grand nombre. La question est également clairement posée par les approches écoféministes⁴⁴ : à quoi sert-il d'obtenir une reconnaissance et une intégration égalitaire et non-discriminatoire des groupes minorés (les femmes) et marginalisés (les minorités sexuelles et de genre) si c'est pour mieux participer, ce faisant, à des formes de travail, de consommation, de mode de vie, qui contribuent activement à la destruction de la zone critique du vivant⁴⁵ ?
- 12 Autrement dit, même si les conflits relatifs aux inégalités, aux injustices, aux discriminations restent d'actualité dans un monde social inégalitaire, injuste et où s'exercent de nombreuses discriminations, les logiques d'action de ces conflits sont percutées par un nouvel enjeu majeur : celui des nécessaires transitions socio-environnementales de plus en plus imposées par l'agenda des bouleversements anthropocènes. Pour le dire autrement, il n'y a pas de rapport nécessaire entre la réduction des inégalités salariales, des soins hospitaliers plus dignes, de moindres humiliations scolaires, un moindre plafond de verre dans les entreprises, de moindres discriminations ethnoraciales, de moindres inégalités environnementales... et la baisse de la pression anthropique.
- 13 Cela signifie que la conflictualité sociale relative aux inégalités, aux injustices, aux formes de violences symboliques et matérielles ne disparaît pas mais qu'elle doit dorénavant être analysée du point de vue d'une nouvelle conflictualité centrale, propre au « moment anthropocène », qui est la conflictualité propre aux enjeux de la pression anthropique et aux dimensions sociales de ces enjeux.
- 14 L'observation montre que cette conflictualité n'est pas binaire. Elle ne se réduit pas à l'opposition entre les bénéficiaires de la rente et des privilèges de la modernité carbonée et les promoteurs d'une écologie inclusive et solidaire. Tout d'abord parce que, comme il a été dit plus haut, les bénéfices de la modernité structurent, en dépit des inégalités, la totalité de nos modes de vie, tout comme la modernité a été la matrice épistémologique de la plupart des disciplines scientifiques, de leurs objets et leurs domaines d'application. De sorte qu'une des logiques d'action centrales du moment anthropocène est moins la contestation du mode moderne de rapport au monde qu'à

l'inverse une « dépendance au sentier⁴⁶ » tracé par ce rapport au monde et aux modes de vie qu'il a institué. La notion de « dépendance au sentier » est mobilisée ici pour signifier que l'enjeu des transitions n'est pas réductible, en dépit de la réelle urgence climatique, à des dimensions morales ou de « prise de conscience ». Dans la pratique scientifique, dans l'économie comme dans l'ordinaire des modes de vie, il existe de nombreuses « bonnes raisons » pour ne pas s'engager dans des conduites transformatrices, dès lors que cela mettrait en péril des privilèges, certaines formes de confort ou des habitudes devenues des marqueurs identitaires. Cette logique de dépendance au sentier s'exerce tout d'abord d'un point de vue structurel : il existe de nombreux intérêts à prolonger jusque dans les politiques de transition les rentes et privilèges hérités des modes de développement issus de la modernité. Cela conduit à des stratégies de « durabilité faible⁴⁷ » qui ne transforment véritablement ni le niveau de pression anthropique, ni les modèles économiques ni les inégalités sociales, dans le sens, décrit par Boltanski et Chiapello⁴⁸, de cette capacité qu'à le capitalisme à se réapproprié la critique : freiner la décarbonation de l'énergie en raison de la dépendance au charbon ou des rentes du gaz et du pétrole ; transférer le modèle de la production et de la consommation de masse des voitures individuelles du thermique vers l'électrique ; transformer les déchets polluants de l'élevage intensif mondialisé en biogaz via la méthanisation ; compenser le maintien de la production de carbone ou de la déforestation par des plantations non durables d'arbres ; financiariser le risque carbone et ainsi de suite⁴⁹. Mais cette logique de dépendance au sentier s'exerce aussi du point de vue des acteurs individuels et collectifs. D'un côté, parce que le ressort de la frustration relative qui alimente la consommation de masse persiste, quel que soit le niveau de revenu, que ce soit dans le Nord global ou dans le Sud global⁵⁰. D'un autre côté, parce que les politiques de transition environnementale tendent à remettre en cause des secteurs et des types d'emploi, des modes de vie et de mobilité, des types de confort, des habitudes devenues identitaires (par exemple : manger de la viande contre le véganisme, défendre un paysage contre des éoliennes), contribuant ainsi à produire des inconforts, des injustices et des incertitudes nouvelles sans nécessairement réduire les injustices anciennes. Ainsi, tout comme la « dépendance au sentier » conduit, par le haut, à freiner les politiques de transition environnementale afin de ne pas compromettre les rentes et privilèges, elle conduit, par le bas, à opposer la justice sociale et/ou les affirmations identitaires à ces mêmes politiques de transition.

- 15 Symétriquement aux enjeux de « dépendance au sentier », cette question de l'enchevêtrement des enjeux environnementaux et sociaux peut être saisie à partir cette fois des logiques de promotion des actions de transition environnementale, selon leur degré de sensibilité aux enjeux de justice sociale et démocratique⁵¹. D'un côté, la rhétorique de l'urgence climatique peut prendre des formes autoritaires, technocratiques, technoscientifiques ou identitaires conduisant à ce que l'impact environnemental drastique de ces politiques se traduise par des impacts négatifs en matière d'égalité et de justice sociale, et que doivent supporter les « perdants » des inégalités anciennes et des inégalités nouvelles. De ce point de vue, les logiques d'action d'une transition environnementale techno-scientiste portée par la géo-ingénierie capitaliste et prométhéenne des promoteurs d'un « bon anthropocène⁵² », ne sont pas très éloignées des logiques d'action « d'éco-civilisation » du régime autoritaire chinois qui affirme être le plus à même de réaliser, cette fois pour de vrai, la notion millénaire de *tianxia* – « tout ce qu'il y a sous le ciel » – c'est-à-dire une nouvelle ère éco-planétaire et chinoise de la mondialisation⁵³. D'un autre côté, on observe à l'inverse, dans les

mouvements locaux de mobilisation comme dans certaines politiques publiques ou tentatives de politiques publiques nationales, européennes ou internationales, des logiques d'action qui souhaitent articuler la performance environnementale des dispositifs de réduction de la pression anthropique avec les principes de solidarité et de justice sociale⁵⁴. Dès lors, ces mouvements et ces actions publiques s'exposent à un double front de conflictualité : celui des « dépendances au sentier » qui oppose les résistances aux changements induits par les transitions environnementales et celui des formes autoritaires et surplombantes de transition environnementale qui négligent ou ne prennent pas suffisamment en compte les dimensions sociales et démocratiques de ces transitions.

- 16 L'analyse des rapports sociaux et des conflictualités propres au moment anthropocène peut ainsi s'analyser, comme le résume le tableau 2, dans une combinatoire qui articule des logiques qui résistent ou promeuvent les transitions environnementales selon qu'elles y associent ou pas des logiques sociales de solidarité.

Tableau 2

La transition comme enjeu	Impacts environnementaux	Impacts sociétaux
Logiques de dépendance au sentier	1. Logiques de durabilité faible > rentes de la modernité et bénéfices de la crise anthropocène	2. Logiques de résistance aux transitions > défense des modes de vie moderne et résistance aux injustices des transitions environnementales
Logiques de promotion des transitions	3. Logiques de performance environnementale > bénéfiques de la compétition technique et géopolitique de la transition environnementale	4. Logiques sociales de performance environnementale > luttes et actions publiques d'articulation démocratique entre transitions environnementales et solidarités sociales

Combinatoires des logiques d'action dans les conflits du moment anthropocène

- 17 Au regard de ce tableau, il n'est pas certain que chaque case, qui correspond à une logique d'action spécifique, corresponde à un type d'acteur, ni que chaque type d'acteur puisse être défini par une seule logique d'action. On peut penser à l'inverse que l'on peut décrire au sein des organisations, des mobilisations ou des subjectivités une pluralité plus ou moins contradictoire de ces logiques d'action. C'est sans doute ce qui explique la complexité des enjeux de transition : la lutte contre les algues vertes en Bretagne, contre les pesticides dans les vignes ou pour la fermeture des centrales nucléaires est enchevêtrée dans des intérêts contradictoires qui supposent que des alliances puissent se faire à tous les niveaux d'échelle afin de légitimer les véritables actions transformatrices des manières de s'alimenter et d'utiliser l'énergie.

18 Conclusion

- 19 La question commune aux articles de ce numéro de revue interroge « ce que les ravages écologiques font aux disciplines scientifiques » et en appelle à ce que pourrait être une « histoire impliquée ». Parmi les principaux enjeux théoriques du raisonnement scientifique, la question a longtemps été celle de l'épistémologie du point de vue⁵⁵ : il s'agissait de raconter l'histoire et les rapports sociaux non seulement du point de vue des femmes et des colonisés, mais par-delà les angles morts, les asymétries et les biais

des multiples « centrismes » par lesquels les sciences sociales se sont construites⁵⁶. Avec l'enjeu écologique, l'exercice porte cette fois sur les cadres, les horizons et les limites de la pensée moderne : il n'est pas simple de passer d'un temps linéaire disposant d'un futur infini à un « à venir » dont les menaces sont, pour une part, avérées et d'autres, incertaines, tant elles sont incalculables. « L'histoire impliquée » est sans doute celle qui est capable de comprendre et de décrire comment nous en sommes arrivés là. Pour sa part, la sociologie « impliquée » est sans doute celle qui cherche à comprendre et à décrire comment la dynamique des rapports sociaux de pouvoir et les logiques d'action des acteurs vont conduire, ou non, à une nouvelle « grande bifurcation » permettant de sortir de l'Anthropocène moins par la disparition des humains que par la capacité de ces derniers à nouer de nouvelles solidarités à la hauteur des interdépendances et des vulnérabilités qui existent entre eux et avec les non-humains.

- 20 Quoiqu'il en soit, les lignes de front des conflictualités ainsi définies ne sont pas seulement théoriques, pas plus qu'elles ne concernent que les acteurs et les actrices qui seraient déjà engagées dans ces réflexions autour des enjeux de l'Anthropocène. C'est bien plutôt la temporalité propre à l'Anthropocène qui impose à tous et toutes le rythme de ces conflictualités à travers la multiplication des « épreuves d'adaptation » auxquelles tout le monde, partout dans le monde, doit dorénavant faire face⁵⁷ : épisodes autrefois inhabituels mais dorénavant récurrents de canicule, de gel, d'inondation, de sécheresse, de pandémies, et leurs effets agricoles, économiques, sociaux, migratoires, sanitaires, géopolitiques, etc. – sans compter l'exacerbation de ces épreuves et de leurs conséquences par des crises géopolitiques héritées des antagonismes et asymétries de la modernité (conflits post-coloniaux avec les Suds, conflits impérialistes avec les anciennes et nouvelles puissances militaires, etc.). Ces épreuves et les nécessaires politiques d'adaptation qu'elles appellent de façon pressante permettent alors d'observer empiriquement ce qu'il en est des lignes de front de l'Anthropocène : ces politiques d'adaptation servent-elles la « dépendance au sentier » de modes de production et de consommation modernes (par exemple : climatiser pour s'adapter à la canicule) ou bien sont-elles le point d'appui d'une bifurcation transformatrice (par exemple : quitter la dépendance au gaz et passer à l'autoproduction d'électricité renouvelable) ? Ces politiques d'adaptation appelées à se multiplier dans l'urgence combineront-elles leur (relative) efficacité technique locale et/ou globale avec des dimensions égalitaires ou inégalitaires, inclusive ou exclusives, démocratiques ou autoritaires ? Autant d'épreuves et de lignes de front des conflictualités qui se multiplient partout dans le monde à tous les niveaux d'échelle, et qui constituent selon moi l'immense terrain empirique d'une sociologie des rapports sociaux à l'ère Anthropocène.

NOTES

1. Christophe Bonneuil, Jean-Baptiste Fressoz, *L'événement Anthropocène. La Terre, l'histoire et nous*, Paris, Seuil, 2016.
2. Eric Macé, *Après la société. Manuel de sociologie augmentée*, Lormont, Le bord de l'eau, 2020.

3. www.ipcc.ch.
4. Paul J. Crutzen, Eugene F. Stoermer, « The 'Anthropocene' », *Global Change Newsletter*, 2000, t. 41, p. 17-18.
5. Bruno Latour, *Où suis-je ? Leçons du confinement à l'usage des terrestres*, Paris, La Découverte, 2021.
6. Danilo Martuccelli, *Sociologies de la modernité. L'itinéraire du xx^e siècle*, Paris, Gallimard – Folio, 1999.
7. Gurminder K. Bhambra, *Rethinking Modernity: Postcolonialism and the Sociological Imagination*, Basingstoke, Palgrave Macmillan, 2007.
8. Stéphane Dufoix, Eric Macé, « Les enjeux d'une sociologie mondiale non-hégémonique », *Zilsel*, 2019, t. 4, p. 85-115.
9. Karl Polanyi, *La grande transformation. Aux origines politiques et économiques de notre temps*, Gallimard, Paris, 1983 ; Alain Touraine, *Critique de la modernité*, Paris, Fayard, 1992.
10. François Dubet, *Le travail des sociétés*, Paris, Seuil, 2009.
11. Luc Boltanski, *De la critique. Précis de sociologie de l'émancipation*, Paris, Gallimard, 2009.
12. Hartmut Rosa, *Aliénation et accélération. Vers une théorie critique de la modernité tardive*, Paris, La Découverte, 2014.
13. Zigmunt Baumann, *Le présent liquide*, Paris, Seuil, 2007.
14. Ulrich Beck, Antony Giddens, Scott Lash, *Reflexive Modernization: Politics, Tradition and Aesthetics in the Modern Social Order*, Palo Alto, Stanford University Press, 1994.
15. Jean-François Lyotard, *La condition postmoderne*, Paris, Minuit, 1979.
16. Jean-Baptiste Fressoz, Fabien Locher, *Les Révoltes du ciel. Une histoire du changement climatique xv^e-xx^e siècles*, Paris, Seuil, 2020.
17. Antony Giddens, *Les conséquences de la modernité*, Paris, l'Harmattan, 2000.
18. Ulrich Beck, *La société du risque. Sur la voie d'une autre modernité*, Paris, Flammarion, 2008.
19. Michel Foucault, *Naissance de la biopolitique : cours au Collège de France, 1978-1979*, Paris, Gallimard – Seuil, 2004.
20. Bertrand Badie, *L'hégémonie contestée. Les nouvelles formes de domination internationale*, Paris, Odile Jacob, 2019 ; Hamit Bozarslan, *L'anti-démocratie au XXI^e siècle. Iran, Russie, Turquie*, Paris, CNRS éditions, 2021.
21. Danilo Martuccelli, *Les sociétés et l'impossible. Les limites imaginaires de la réalité*, Paris, Armand Colin, 2014.
22. Bruno Latour, *Où suis-je ?...*, *op. cit.*
23. William F. Ruddiman, « The Anthropogenic Greenhouse Era Began Thousands of Years Ago », *Climatic Change*, 2003, t. 61, p. 261-293. Voir aussi en ce sens la thèse controversée de Dipesh Chakrabarty, « The Climate of History: Four Theses », *Critical Inquiry*, 2009, t. 35, p. 197-222.
24. John McNeill, Peter Engelke, *The great acceleration: an environmental history of the Anthropocene since 1945*, Harvard, Harvard University Press, 2016.
25. Malcom Ferdinand, *Une écologie décoloniale. Penser l'écologie depuis le monde caribéen*, Paris, Seuil, 2019 ; Wendy Wolford, « The Plantationocene: A Lusotropical Contribution to the Theory », *Annals of the American Association of Geographers*, 2021, t. 111, p. 1622-1639.
26. Christophe Bonneuil, Jean-Baptiste Fressoz, *op. cit.*
27. Jason W. Moore, *Anthropocene or Capitalocene? Nature, History, and the Crisis of Capitalism*, Oakland, PM Press, 2016.
28. Christophe Bonneuil, Pierre-Louis Choquet, Benjamin Franta, « Early warnings and emerging accountability: Total's responses to global warming, 1971-2021 », *Global Environmental Change* [En ligne], 2021, t. 71, mis en ligne le 19 octobre 2021. URL : <https://doi.org/10.1016/j.gloenvcha.2021.102386>
29. Janet Abu-Lughod, *Before European Hegemony*, New York, Oxford University Press, 1991.
30. Danilo Martuccelli, *Une autre introduction aux sciences sociales*, Bâle, Schwabe Verlag, 2021.
31. Philippe Descola, *Par-delà nature et culture*, Paris, Gallimard, 2015.

32. Elsa Dorlin, *La matrice de la race*, Paris, La Découverte, 2009 ; Carolyn Merchant, *La mort de la nature - Les femmes, l'écologie et la révolution scientifique*, Marseille, Wildproject, 2021.
33. Boaventura de Sousa Santos, « Epistémologies du Sud », *Études rurales*, 2011, t. 187, p. 31.
34. Bruno Latour, *Nous n'avons jamais été modernes. Essai d'anthropologie symétrique*, Paris, La Découverte, 2006.
35. Bruno Latour, *Changer de société, refaire de la sociologie*, Paris, La Découverte, 2007.
36. Donna Haraway, *Vivre avec le trouble*, Paris, Les éditions des mondes à faire, 2020 ; Eric Macé, *L'après-patriarcat*, Paris, Seuil, 2015 ; Joan Tronto, *Un monde vulnérable. Pour une politique du care*, Paris, La Découverte, 2009.
37. Julian Go, *Postcolonial Thought & Social Theory*, New York, Oxford University Press, 2016 ; Gurminder K. Bhambra, *Connected sociologies*, Bloomsbury, London, 2014.
38. Boaventura de Sousa Santos, *Épistémologies du sud. Mouvements citoyens et polémique sur la science*, Paris, Desclée de Brouwer, 2016.
39. Alain Touraine, *Production de la société*, Paris, Seuil, 1973 ; Alain Touraine, *La voix et le regard*, Paris, Seuil, 1978.
40. Alain Touraine, François Dubet, Michel Wieviorka, *Le Mouvement ouvrier*, Paris, Fayard, 1984.
41. Donna Haraway, *op. cit.* ; Anna L. Tsing, *Le champignon de la fin du monde. Sur la possibilité de vivre dans les ruines du capitalisme*, Paris, La Découverte, 2017.
42. Razmig Keucheyan, *La nature est un champ de bataille. Essai d'écologie politique*, Paris, La Découverte, 2018 ; David Pellow, « Environmental inequality formation: Toward a theory of environmental injustice », *American behavioral scientist*, 2000, t. 43, p. 581-601.
43. Valérie Deldrève, « La fabrique des inégalités environnementales en France. Approches sociologiques qualitatives », *Revue de l'OFCE*, 2020, t. 165, p. 117-144.
44. Maria Mies, Vandana Shiva, *Ecoféminisme*, Paris, l'Harmattan, 1993.
45. Nancy Fraser, *Le féminisme en mouvements. Des années 1960 à l'ère néolibérale*, Paris, La Découverte, 2012 ; Ynestra King, « Healing the Wounds: Feminism, Ecology, and the Nature/Culture Dualism », dans *Reweaving the World: The Emergence of Ecofeminism*, San Francisco, Sierra Club Books, 1990, p. 106-121.
46. Paul Pierson, « Increasing Returns, Path Dependence, and the Study of Politics », *American Political Science Review*, 2000, t. 94, p. 251-267.
47. Béatrice Quenault, « Transition énergétique et durabilité des trajectoires de développement : vers un simple ajustement à la marge ou une transformation de rupture ? », *Mondes en développement*, 2020, t. 192, p. 45-70.
48. Luc Boltanski, Eve Chiapello, *Le nouvel esprit du capitalisme*, Paris, Gallimard, 1999.
49. Razmig Keucheyan, *La nature est un champ de bataille. Essai d'écologie politique*, Paris, La Découverte, 2018.
50. François Dubet, « Frustration relative et individualisation des inégalités », *Revue de l'OFCE*, 2017, t. 150, p. 11-26.
51. Nathanaël Wallenhorst, Anaïs Theviot, « Les récits politiques de l'anthropocène. Articulation du politique en anthropocène et de l'anthropocène en politique », *Raisons politiques*, 2020, t. 77, p. 5-34.
52. Erle C. Ellis, « The planet of no return: human resilience on an artificial earth », *The Breakthrough Journal*, 2011, t. 2, p. 37-44.
53. Francesco Sisci, « Sous un même ciel. La vision chinoise d'un nouveau monde », *Diogenes*, 2008, t. 221, p. 100-113 ; Tingyang Zhao, « La philosophie du Tianxia », *Diogenes*, 2008, t. 221, p. 4-25.
54. Lydie Laigle, « Justice climatique et mobilisations environnementales », *Vertigo - la revue électronique en sciences de l'environnement* [En ligne], Volume 19 Numéro 1 | mars 2019, mis en ligne le 05 mars 2019, consulté le 18 avril 2022. URL : <http://journals.openedition.org/vertigo/24107>
55. Sandra Harding, *Sciences from below: Feminisms, postcolonialities, and modernities*, Raleigh, Duke University Press, 2008.

56. Gurminder K. Bhambra, *Connected sociologies*, Bloomsbury, London, 2014 ; Romain Bertrand, *L'histoire à parts égales*, Paris, Seuil, 2011 ; Julian Go, « Globalizing Sociology, Turning South. Perspectival Realism and the Southern Standpoint », *Sociologica*, 2016, t. 2, p. 1-42 ; Sanjay Subrahmanyam, « Connected histories: Notes towards a Reconfiguration of Early Modern Eurasia », *Asian Studies*, 1997, t. 31, p. 735-762.

57. IPCC-GIEC, *Impacts, Adaptation and Vulnerability*, WMO, 2022.

RÉSUMÉS

L'ampleur inédite des bouleversements environnementaux contemporains a été désignée comme l'ère « anthropocène » par les spécialistes du système Terre. Cet article montre que cette nouvelle réalité environnementale vient percuter le principal cadre épistémologique et cognitif des sciences sociales qu'a été la modernité, qui n'imaginait pas un monde social à ce point interdépendant avec les non-humains et vulnérable au point de risquer de disparaître. Après une première partie qui décrit ces décalages, la seconde partie montre que ce « moment anthropocène » reconfigure également les rapports sociaux de pouvoir, conduisant à une sociologie des nouvelles conflictualités relatives aux enjeux de « transition ».

The unprecedented scale of contemporary environmental upheavals has been referred to as the "Anthropocene" era by Earth system specialists. This article shows that this new environmental reality has collided with the main epistemological and cognitive framework of the social sciences, which was modernity, which did not imagine a social world so interdependent with non-humans and so vulnerable as to risk disappearing. After a first part that describes these shifts, the second part shows that this "anthropocene moment" also reconfigures social power relations, leading to a sociology of new conflictualities related to "transition" issues.

La escala sin precedentes de la agitación ambiental contemporánea ha sido denominada por los científicos del sistema terrestre como la era del "Antropoceno". Este artículo muestra que esta nueva realidad medioambiental ha chocado con el principal marco epistemológico y cognitivo de las ciencias sociales, que era la modernidad, que no imaginaba un mundo social tan interdependiente con los no humanos y tan vulnerable como para correr el riesgo de desaparecer. Tras una primera parte en la que se describen estos cambios, la segunda muestra que este "momento antropocénico" también reconfigura las relaciones sociales de poder, dando lugar a una sociología de las nuevas conflictividades relacionadas con las cuestiones de la "transición".

INDEX

Mots-clés : anthropocène, sociologie, modernité, historicité

Palabras claves : antropoceno, sociología, modernidad, historicidad

Keywords : anthropocene, sociology, modernity, historicity

AUTEUR

ERIC MACÉ

Eric Macé est professeur de sociologie à l'Université de Bordeaux, chercheur au Centre Émile-Durkheim (UMR 5116). Il a dirigé le département de recherche CHANGES – Sciences sociales des changements contemporains avant d'être nommé en 2022 vice-président de l'Université de Bordeaux en charge des transitions environnementales et sociétales. Il a publié en 2020 *Après la société, Manuel de sociologie augmentée* (Lormont, Le bord de l'eau). eric.mace@u-bordeaux.fr